



Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

52 | 2013

À la rencontre des peintres polytechniciens

Claris, X 1863, notre École polytechnique et la Charge d'Alincourt

Christian Marbach



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/1180>

DOI : 10.4000/sabix.1180

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2013

Pagination : 93-98

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

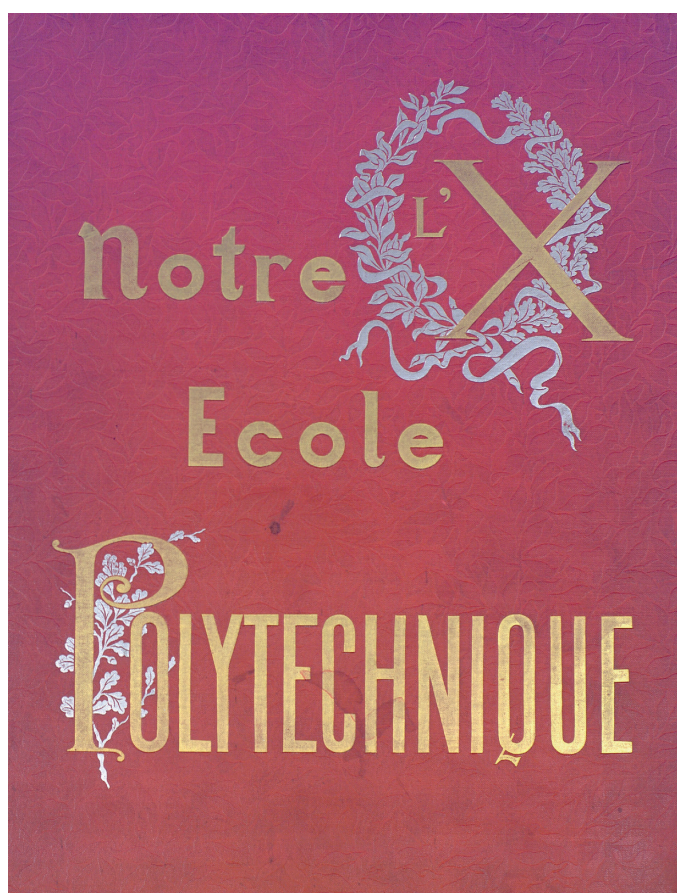
Christian Marbach, « Claris, X 1863, notre École polytechnique et la Charge d'Alincourt », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 52 | 2013, mis en ligne le 13 novembre 2014, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/1180> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sabix.1180>

CLARIS, X 1863, NOTRE ÉCOLE POLYTECHNIQUE ET LA CHARGE D'ALINCOURT

Christian MARBACH

Gaston Claris, X 1863 (1843-1899) est certainement connu des polytechniciens qui s'intéressent à l'histoire de l'École et à ses historiens. Il est en effet l'auteur d'un excellent et original ouvrage paru en 1895, au moment de la petite agitation que soulevait le Centenaire de l'École. Cette période a vu l'édition de plusieurs ouvrages consacrés à l'X, officiels (comme le *Livre du Centenaire* que nous avons beaucoup utilisé dans ce Bulletin), ou officieux comme le Pinet et le Claris. L'ouvrage de Claris se caractérise par son originalité : il est moins consacré à l'histoire de l'institution qu'à son présent : on s'en aperçoit à sa table des matières. On devine que Claris aime son sujet, les murs dans lesquels il a travaillé et dans lesquels son père, X 1817, était déjà passé.

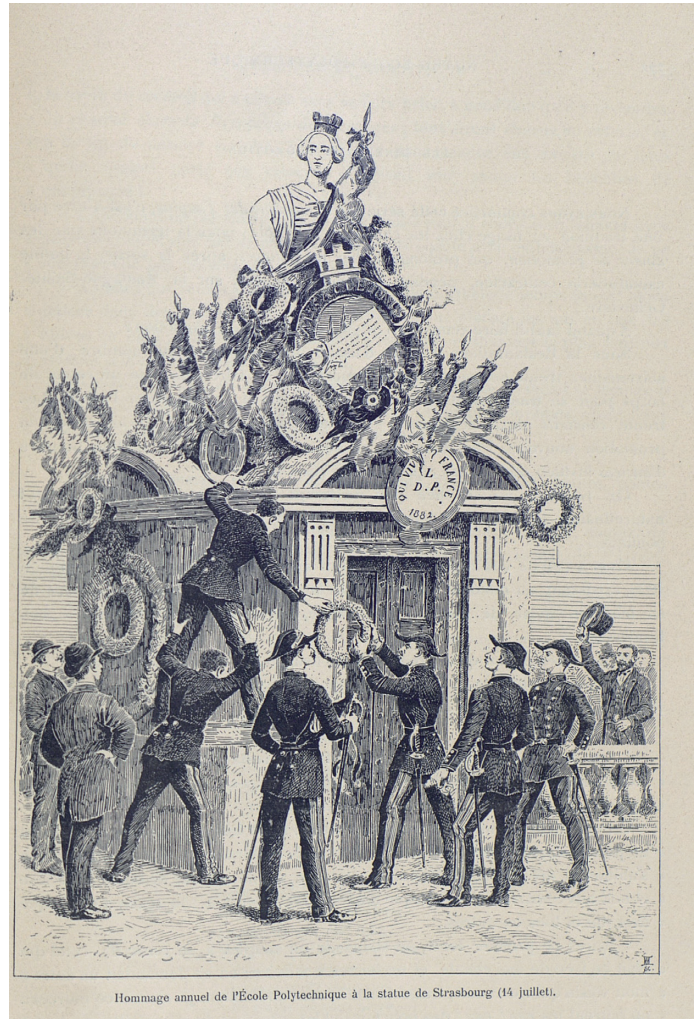
Mais d'abord, n'oublions pas d'admirer sa reliure, à partir de l'exemplaire conservé dans notre bibliothèque !



*Couverture et table des matières du livre de Gaston Claris, 1896,
(collection École polytechnique)*

Le livre de Claris contient de nombreuses illustrations dessinées et gravées par notre camarade. Elles valent par leur contenu historique : la précision du trait en fait des documents aussi complets et efficaces que des photographies. Elles ne nous parlent pas seulement de la vie à l'École, ses heures de cours ou d'études¹, son réfectoire ou ses temps de loisirs ou encore les « activités de bienfaisance » préfigurant les nombreux binets caritatifs toujours très vivants à Palaiseau. Claris sait aussi évoquer l'ambiance de l'époque : dans le dessin représentant les élèves rendant leur hommage annuel à la statue de la ville de Strasbourg, sur la place de la Concorde, nous retrouvons sans peine les sentiments de nombreux X destinés, après leurs études et le choix d'une carrière militaire, à préparer la Revanche.

¹ On trouvera l'illustration relative au cours de dessin dans le chapitre consacré à l'enseignement des arts à Polytechnique.



Hommage annuel de l'École Polytechnique à la statue de Strasbourg (14 juillet).

Hommage annuel de l'École polytechnique à la statue de la Ville de Strasbourg, le 14 juillet, illustration de Gaston Claris dans son livre Notre École polytechnique, 1895, © EP

Mais Claris n'est pas seulement un illustrateur attentif et minutieux, c'est d'abord un de ces X qui ont ajouté à leur carrière d'officier (ajouté en concordance des temps ou en succession) une carrière de peintre. C'est avec le grade de capitaine dans l'artillerie que s'arrête son parcours militaire. Je l'apprends dans le *Bénézit*, mais j'ai reçu beaucoup plus d'informations par l'intermédiaire du musée Fabre de Montpellier, partout mentionné comme le propriétaire d'un de ses tableaux sur la *Charge d'Alincourt* (parfois dénommé *bataille de Sedan*). Claris, né dans cette ville, fait effectivement l'objet d'une rubrique assez fouillée dans le *Dictionnaire de biographie héraultaise* établi par Pierre Clerc. On y trouve un grand nombre de personnes portant son nom, dont très brièvement le père du peintre, mais c'est bien Gaston qui a droit à la notice la plus détaillée.

Donc, une famille originaire de Pézenas, un grand-père directeur des postes et un père X à la carrière honorable, mais sans éclat particulier si ce n'est le grade de chevalier de la Légion d'honneur. Notre Gaston entre dans « notre École polytechnique », puis est affecté dans l'infanterie. Il participe à la guerre de 1870 et est fait prisonnier à Sedan. Après sa captivité en Allemagne, il revient, se marie à Toulouse en 1873 mais démissionne très vite de l'armée (il était capitaine) pour raison de santé. Mais même s'il a vite quitté l'habit militaire, il est resté marqué par le métier des armes : attiré par la peinture, il suit d'ailleurs des cours de peintres militaires (comme Detaille ou Meissonnier), et la grande majorité de ses sujets seront militaires : batailles, mais aussi bivouacs, manœuvres, petites scènes de camaraderie entre soldats : Claris est attentif aux gestes héroïques, on y reviendra, mais aussi à l'heure de la soupe ou aux marches sous la pluie. Les titres des tableaux qu'il présente aux salons de Montpellier, très jeune encore ou de Paris, plus tard reflètent ces préoccupations, un *Intérieur de cuisine* ou une *Corvée de vin*, pour la partie domestique, *Grandes manœuvres* pour la partie d'instruction militaire, quelques batailles, et notamment *la Bataille de Sedan, charge héroïque du 1^{er} septembre 1870* pour le domaine glorieux. Sans compter de nombreux croquis de soldats, au repos ou en parade.

Dans sa biographie, Pierre Clerc mentionne certes que Claris s'est installé à Levallois (où il mourut en 1899) mais avait aussi eu un atelier à Montpellier, 5 place de la Canourgue (une adresse très couleur locale) et faisait partie du Comité Molière à Pézenas. Cet ancrage revendiqué dans la région natale explique certainement le geste de sa veuve, décidant en 1900 de donner à la ville de Montpellier, comme l'avait souhaité Gaston avant son décès en 1899, un tableau qu'il avait conservé, sans doute le plus accompli de son mari qui l'a peint en 1891 : *la Bataille de Sedan*.

Les services du musée Fabre m'ont adressé copie des échanges de lettres entre Madame Claris et les autorités de la ville. La veuve n'oublie pas de mentionner que ce geste est destiné à une « *ville qu'il (son époux) aimait tant et dont le souvenir lui était toujours présent* » Attentive au cartel placé sur le cadre, elle insista également pour que figurât bien la mention « *donné au musée de Montpellier par Madame Gaston Claris d'après le désir de son mari* » et se voit obligée d'insister, sans doute à la suite d'un premier malentendu : « *je tiens **essentielllement** –souligné- à la mention Madame Gaston Claris et pas Madame Veuve Claris* » Le tableau, proposé le 18 avril et accepté le 22 juin 1900 est donc entré dans les collections du musée Fabre, et on en trouve mention dans les catalogues régulièrement établis par ses services.

Désireux d'avoir des précisions, j'ai demandé aux responsables de l'institution où il était exposé. On m'a indiqué que *la Bataille* n'était plus dans le Musée, qui sans doute avait trop de toiles, mais avait été confiée en 1923 à la Cour d'appel. Et on a ajouté qu'au dernier recollement des biens du Musée, effectué en 1972, elle était pendue dans le grand escalier de l'ancien palais de justice, derrière la troisième chambre de la cour d'appel.

Essayons de comprendre ce parcours : en 1923, comme en 1972 ou en 2012 l'armée n'est pas à la mode, et encore moins la peinture militaire, accablée sous le poids d'adjectifs stylistiques comme *pompier* ou politiques comme *militariste*. Dans le musée Fabre lui-même, qui conserve et montre tant d'excellentes peintures, on a peut-être été heureux en 1923 de trouver un magistrat désireux de prendre en charge (le mot sonne juste) cette grande et encombrante toile et de dégager de la place pour des peintures impressionnistes, ou du début d'un XX^e Siècle alors si fécond en révolutions artistiques. Et, disons-le, au musée Fabre, seuls des originaux curieux de la production des peintres polytechniciens doivent demander où est « *le Claris* » ! Et soucieux, aussi, de savoir ce qu'est devenu le don si généreux de Madame Claris, un peu flouée sans doute mais à son insu par ce déménagement.

Le musée n'était pas en mesure de m'adresser un cliché de l'œuvre, car il n'en avait pas. J'ai donc été contraint, une fois de plus, de m'adresser à Monsieur Google ! Et j'ai fini par trouver sur internet des reproductions en couleurs de ce tableau. Elles ne sont pas documentées sur les blogs où elles figurent, il n'y a ni mention du musée, ni de la cour d'appel, ni d'un photographe preneur de cliché. Sachant avec certitude que le tableau appartient au musée, je pouvais n'avoir eu aucun scrupule à le reproduire même si la définition en est mauvaise. Mais j'ai prolongé mes investigations, et lors d'un déplacement à Montpellier j'ai fait une promenade jusqu'à l'ancien Palais de justice, situé en face de la promenade du Peyrou. Et là, grâce à l'obligeance d'un employé du Palais, et à son sens artistique (« *La bataille, mais je la connais, je l'admire chaque fois que je passe devant...* »), j'ai donc à mon tour salué l'œuvre majeure de Gaston Claris. Pas très bien placée, non, au-dessus d'un escalier, sur un mur mal éclairé, avec un cartel très difficilement lisible, mais c'est bien elle, la bataille d'Alincourt, toile imposante et colorée, à laquelle la médiocrité de l'éclairage et l'amateurisme du photographe, moi, ne rendent pas justice.



*Gaston Claris, La Charge d'Alincourt, musée de Montpellier,
tableau confié au Palais de Justice de Montpellier*

Imposante, déjà par sa taille : 160 x 298 ! Et par son sujet : on y voit la charge de la brigade Margueritte pendant cette bataille, en août 1870. Filmés comme dans un bon western, des cavaliers viennent de la droite et se précipitent sabre au clair vers un ennemi que l'on voit à peine, à l'extrême gauche du tableau ; mais nous qui connaissons l'histoire, nous savons que l'adversaire prussien est bien armé et bien installé. D'ailleurs, regardez ce cavalier désarçonné et trainé par son cheval, chez John Ford on saurait qu'un bon cascadeur navajo a joué la scène, mais ici, c'est bien un soldat ou un officier qui est touché, et Madame Claris aurait pu vous en indiquer le nom : elle a donné au musée un document précisant le nom de ces braves, ceux qui sont déjà tombés ou ceux qui vont tomber. Mais lisez plutôt ce passage où Paul Bondoïs décrit ce moment dans son *Histoire de la Révolution de 1870-71* :

«Il n'y eu pas un moment d'hésitation parmi cette poignée d'hommes, chargés de se heurter à ces carrés noirs et profonds de la 3^e armée ; décimés à plusieurs reprises par le tir des fusils Dreyse et des Canons, ils se reformèrent pour se jeter de nouveau sur cette ligne presque rigide, qui avançait sur les Français ; le général Margueritte, les joues transpercées par une balle, la langue coupée, et atrocement défiguré, indiquait encore du geste à ses cavaliers l'ennemi dont il fallait à tout prix arrêter le progrès étouffant.»

L'objectif de ces charges était de desserrer l'étau, de permettre à toute l'armée de MacMahon un repli qui aurait été bien plus opportun deux jours auparavant. Mais si certains généraux sont incapables de choisir la bonne décision au bon moment, d'autres acceptent de se mettre à la tête de leurs troupes, ces chasseurs d'Afrique que Margueritte a connus et formés en Algérie. Les observant depuis le village de Frénois, le roi de Prusse se serait exclamé : « Ah, les braves gens ! » (en allemand, *Ach ! Die tapferen Leute*). C'est toujours plus facile et *fair play* de complimenter l'ennemi quand son écrasement paraît certain.



Illustrations, Gaston Claris, La Charge d'Alincourt, musée de Montpellier, tableau confié au Palais de Justice de Montpellier, détails

On sait que malgré ces actes de courage l'ennemi prussien ne fut pas contraint de reculer. On sait qu'une partie considérable de l'armée fut amenée à se rendre, et que Claris fit partie des officiers humiliés et prisonniers. On sait aussi que pour sa part le général Margueritte ne connut pas la captivité : ses blessures étaient mortelles, et il décéda quelques jours plus tard, le 6 septembre, dans le château de Beauraing où il fut transporté. L'empereur avait alors abdiqué, la République avait été proclamée à Paris le 4.

Mais revenons au tableau qui mériterait un bien meilleur cliché que mes tentatives malhabiles de non-professionnel opérant dans un environnement obscur. Il associe l'ambition d'une projection sur grand écran à la précision des détails. L'ensemble : la charge, limitée par l'ennemi à gauche, circonscrite par l'incendie au fonds. Le galop désordonné des cavaliers, on retrouve ces cavalcades dans les tableaux américains contemporains d'un Russell ou d'un Remington, relatifs à la guerre de sécession ou aux guerres indiennes. La précision des détails : Claris, expert en tenue vestimentaire des X, ne connaissait pas seulement le nom des héros qu'il présentait, il était aussi expert en uniformes pour les chasseurs d'Afrique ou les zouaves, et d'ailleurs je trouve dans un ouvrage de 1888, intitulé « *Nos zouaves* » et écrit par Paul Laurencin des croquis signés Claris.



*Dessins de Claris dans « Nos Zouaves », de Paul Laurencin, Paris 1888,
Rothschild Editeurs : Officier en tenue actuelle, Zouave en grande tenue, Clairon*